

# BELLEVILLE SOUND SYSTEM



Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.

En 1983, rue des Panoyaux à Paris, un petit Blanc, Didier, organise le tout premier sound system reggae pour une soirée mythique. Il n'y en aura que cinq en tout mais avec une vraie particularité: ces raggas de Ménilmontant placent leurs murs d'enceintes dans une... église désaffectée. Récit d'une saga méconnue et éphémère.



Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.

TEXTE *SEB CARAYOL*  
PHOTOS *MARIE VANETVEELDE ET DIDIER VACASSIN*

## DIDIER

Vacassin en était persuadé. Un jour, on parlerait de la rue des Panoyaux et de son sound system reggae sans nom. C'était il y a 25 ans, le temps de cinq soirées plus qu'underground. « Je savais que nous faisons un truc jamais fait avant », sourit aujourd'hui celui qui officiait alors sous le nom de Ras Gugus et chez qui les rangées de maxis 45 tours reggae/dub occupent toujours les murs. Soigneusement, minutieusement, lui et la photographe Marie Vanetveelde ont légendé chacun des précieux clichés. Juste un fait. Si les premières grosses sonos roots françaises dûment équipées (Youthman Unity, Jah Wisdom, Kwamé N'Krumah) remontent à 1985-86, annonçant l'avènement du raggamuffin à la française mitraillé par Pablo Master ou Daddy Yod, c'est bien Didier qui est à l'origine des premières soirées sound system à Paris, dès 1983. Entendre par là: sur du vrai matos, crachant bien plus de basses que les quelques réunions autour d'une platine dans les caves ou squats qui existaient alors.

Une histoire méconnue, y compris au sein des cercles dancehall. Insolite, aussi: le lieu choisi était en effet une chapelle désaffectée de cette ruelle de Ménilmontant. Les paroles de Kodjo Asher, glanées dans le docu *Il était une*

*fois... Raggamuffin* que Daddy Yod est en train d'achever, n'ont jamais sonné aussi littéralement: « Aller en sound, c'était une façon de prier ». Aux Panoyaux, l'expression était à prendre au pied de la lettre lorsque résonnait à pleines enceintes un maxi de Michael Palmer ou de Barry Brown sous les arches voutées, distillé par une armée de selectors remplaçant le curé au balcon...

### UN PETIT MEC PAS CONNU

Le sound, c'est la base pour comprendre le reggae. À force de se l'entendre marteler, Didier décide dès avril 1980 d'aller voir comment la chose se passe à Londres, armé pour seul guide d'un article de Bruno Blum dans *Rock&Folk*, qui y tient une fameuse - et fumeuse - colonne, en ces temps d'idolâtrie Marley.

Pour Didier, le baptême du feu sacré se fera sous les décibels de légendes comme Fatman Hi-Fi ou Soferno B: « Ça n'avait rien à voir avec du live, se souvient Didier. Le son lui-même était extraordinaire, avec ces colonnes d'enceintes super bien réglées. Il y avait tout un relief, toute une dimension dramatique qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. J'ai voulu

Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.



Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.

Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.

Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.



Emplacement pour une courte légende qui devrait tenir à cette place.

**« DIDIER CONRATH, JOURNALISTE DE LIBÉ, M'A DEMANDE S'IL Y AVAIT DES VEDETTES, QUELQU'UN QUI CHANTAIT. JE LUI AI DIT QUE NON, QU'ON PASSAIT DES DISQUES ET TOUT, IL A REPONDU: "BON, ON DIRA QU'IL Y A DES GROUPES", ALORS ».**

reproduire cette expérience très forte en rentrant à Paris ». Morne plaine: il n'y a alors qu'une boutique pointue sur place (Concrete Jungle), personne n'a vraiment entendu parler de la culture sound hormis

dans la communauté antillaise, et seuls des événements ponctuels en dévoilent un pan dans les années qui suivent - le passage de Sir Lloydie Coxsone, notamment, en 1982.

Le salut viendra des ondes. Depuis quelques années et avant leur sortie de l'ombre en 1981, certaines radios libres attirent les amateurs de reggae. C'est le cas de la mythique Radio Ivre, « qui jouait au moins 20h de dub et de reggae pointu par semaine, précise Didier, et invitait en live des chanteurs comme Errol Dunkley, Kiddus I ou Erroll Bellott », grâce à sa connexion avec le patron de la boutique Concrete Jungle, future Blue Moon. Didier, qui collectionne avidement depuis trois ans, meurt d'envie de faire une émission sur Radio Ivre. Oui mais voilà: « J'étais un petit mec, je n'étais pas connu, pousuit-il. Alors j'ai essayé de réfléchir pour faire mon propre truc. » Ce sera l'organisation de soirées sound system, destinées

à financer la minuscule antenne qu'il intègre en 1982, Radio Afrique.

Petite mais débrouillarde: un de ses membres parle à Didier et Ange, un nouveau pote rencontré au local, de cette salle que leur prête parfois une asso de quartier, pas bien loin. Ils s'y rendent pour inspecter les lieux. Surprise: c'est une chapelle, une chapelle abandonnée dont personne ne fait rien. Lieu de culte qui deviendra un lieu culte. Il était temps: même les clubs les plus branchés comme l'Opera Night ont peur des fumeurs et des ennuis avec les flics.

#### RECRUTEMENT D'APPRENTIS TOASTERS

Dans une impro totale, la petite bande organise donc aux Panoyaux une première soirée, le 19 février 1983. « On a un peu poussé la radio pour qu'ils refassent l'électricité, on a même dégotté des câbles de la RATP capables de supporter les 20 000 watts qu'allait faire la sono », se marre Didier, qui se renomme illico Ras Gugus, en hommage au Negus vénéré par les rastas, mais avec le jeu de mot sur "gugusse" en plus, histoire de montrer par l'humour qu'il n'est pas obligé de se la raconter

"blanc à dreads". Bref. Les Panoyaux, c'est parti, les médias supposés d'avant-garde n'y comprennent rien. « Didier Conrath, journaliste de Libé, m'a demandé s'il y avait des vedettes, quelqu'un qui chantait. Je lui ai dit que non, qu'on passait des disques et tout, il a répondu: "Bon, on dira qu'il y a des groupes", alors ». Sans appui, le mot passe néanmoins grâce aux radios libres. Aux platines, il y a Ras Gugus bien sûr, mais aussi Bernard "Burny" Bacos, qui a découvert cette culture en Jamaïque, I Man Dread, « qui imitait très bien les toasters jamaïcains au micro », se souvient Didier. Ce qui est bien mais pas top. « Vu notre couleur à tous, on nous a accusés de faire un sound de blancs ». Il décide alors de mener un raid de recrutement au squat de la rue des Flandres, où traînent ceux qu'il appelle « les apprentis toasters » tels Jah Can ou Ti'M, et même les futures grands du ragga français, tels Daddy Yod et Supa John, qui feront une apparition mémorable lors de la dernière reggae party des Panoyaux.

#### LA DER DES DER

Epicées d'une couleur nettement plus raccord, les soirées de Didier commencent à se remplir, à s'étoffer d'un vrai melting

pot à la parisienne, bien dans son époque, savant mélange de babas, de punks, d'Antillais et même de branchés qui viennent se montrer avant de filer vers quelque pince-fesse plus prestigieux. Entre 250 et 300 personnes s'y pressent désormais, pas mal sans aucun appui médiatique, mais c'est au moment où les Panoyaux commencent à drainer une vraie scène qu'ils doivent tirer leur révérence. 9 juillet 1983, la der des der. Ménilmontant est en pleine refonte, la chapelle interdite d'accès avant d'être détruite deux ans plus tard. Gugus tente vaguement de rebondir, se laisse embarquer dans de vagues soirées reggae vers le Quai de la Gare, sans grande conviction. Pour lui, le ronflement des basses s'est tu quand les Panoyaux sont morts. Deux ans plus tard, les premiers 45 tours de raggamuffin français sortent des presses, les sounds parisiens "classiques" prennent le relais avant que le succès de la compilation Rapattitude ne fasse découvrir le mouvement à un public bien plus large. En oubliant petit à petit que son baptême a bien eu lieu dans une église...

**Plus d'infos :** <http://paris70.free.fr/panoyaux.htm>